

PREMIER DE L'ABONNEMENT.

Sauvons Quotidiens.

POUR LES ETATS-UNIS... 12.00 24.00 36.00 48.00

Le Numéro

Cinq Cents

PREMIER DE L'ABONNEMENT.

Éditions Hebdomadaires.

POUR LES ETATS-UNIS... 12.00 24.00 36.00 48.00

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE, LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOJIS

SCIENCES ARTS

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 11 JANVIER 1905

Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED

MAISON: 233 rue de Chartres.

Entre Canal et Nouvelle.

Reçu de la Post Office at New Orleans

POSTER LES PREMIERES

ANNONCES DE DEMANDES

UNE Figure d'autrefois.

UNE grande dame, la comtesse

de Beaulincourt, fille de mar-

quis de Castellane, vient de s'é-

teindre à Paris, à l'âge de quar-

ante-vingt-sept ans, dans son ap-

partement du boulevard Haus-

mann; et avec elle disparaît une

des plus attachantes physiono-

mies de la société française, la

seule peut-être qui, par la fran-

chise de ses allures, l'absence de

toute banalité, un savoir sans pré-

tenances, une grande indulgence

pour tous et un esprit toujours en

éveil, rappelaient le charme du dix-

huitième siècle.

Elle était née en 1817 et elle

avait vu autour d'elle beau-

coup de survivants de ce siècle

dont Talleyrand disait que qui

n'avait pas vécu dans la société

française avant la Révolution

n'avait pas connu la douceur de

vivre.

Elle s'était imprégnée de cette

atmosphère de son enfance, et

elle racontait volontiers qu'elle

était l'élève de ses parents, le ma-

ître d'Aubusson, qui avait eu

une grande réputation d'esprit.

Elle causait de tout et de tous

avec infiniment d'esprit, et par-

lait comme Sait-Simon écrivait,

avec cette forme originale et pré-

cise qui a tant d'attrait. Elle

avait connu tout le monde, c'est-

à-dire tous ceux qui avaient

joué un rôle dans la politique ou

dans les lettres; et sa mémoire était

restée si fraîche que jusqu'à sa

dernière heure elle eut une cour

d'historiens et de lettres avides de

recueillir de sa bouche l'histoire

vécue, qu'ils ne connaissent que

par les livres. M. Vandal, M.

Emile Olivier, M. Masson, M.

Delafosse, M. Judet, M. Goyau

étaient des habitués de son salon.

avec le corps diplomatique et

nombre de généraux et d'amiraux

qui se souvenaient de son père, le

maréchal.

thèque, mais elle était elle-même

un livre ouvert et un livre des

plus intéressants.

C'est elle qui, avec les volumi-

neuses notes et les carnets de

campagne de son père, le maré-

chal, avait dicté les mémoires du

maréchal, avec cette verve toute

militaire et cette finesse qui a fait

le succès de cet ouvrage en cinq

volumes.

Elle avait été aussi l'exécuteur

testamentaire du maréchal, et

c'est elle qui lui avait fait élever,

comme il le voulait, le tombeau

qu'on voit près de Lyon, sur la

pente d'une colline, et dont l'ins-

cription est d'une simplicité si

grandiose: "Ci-gît un soldat".

Elle avait, de plus, publié les

mémoires de son grand-père le

marquis de Castellane, un des

membres les plus en vue des

États-généraux de 1789 et de l'As-

semblée constituante, qui avait pu

passer tout le temps de la Ter-

reur, sans être inquiété, dans son

château d'Acosta, entre Paris et

Mantes, près de Verneuil, chi-

teau dont Mme de Beaulincourt

avait l'usufruit, et où elle passait

tous ses étés.

Le goût qu'elle avait pour les

lettres, la poussait à donner sou-

vent la comédie chez elle, sur un

théâtre improvisé, avec des inter-

mèdes musicaux très soignés. C'é-

tait en quelque sorte une tradi-

tion de famille et un souvenir des

bons jours de l'ancien hôtel de

Castellane, rue d'Anjou-Saint

Honoré.

Elle jouait elle-même avec beau-

coup de style et de virtuosité des

rôles du répertoire classique et

moderne, et savait, aux répétitions,

reprendre ses partenaires

et leur indiquer la tradi-

tion de la Comédie-Fran-

çaise, d'après Floury, Samson,

Provost, Delaunay, Got, les Bro-

gnan, Mme Jouassin et tous les

grands acteurs de la Maison de

Molière qu'elle avait connus et

dont elle avait conservé le ton et

la manière.

Elle était musicienne et pianis-

te accomplie, se souvenant de

Chopin qu'elle avait beaucoup

connu, et aussi de Meyerbeer, de

Liszt et d'Auber.

Mais en dehors de la musique,

elle avait un art préféré, celui des

fleurs imitées où personne n'a ja-

mais atteint un tel degré de per-

fection. En 1867, elle eut à l'Ex-

position universelle le diplôme

d'honneur pour sa vitrine de fleur-

iste, où les roses étaient si vraies

que personne n'eût pu les croire

imitées.

C'était sa coquetterie, et rien

ne la flattait plus que de voir des

nouveaux venus dans son salon

se tromper à la fraîcheur des

roses, et se pencher pour en res-

pirer le parfum.

Elle recevait tout en faisant des

fleurs, et elle avait devant elle,

dans son salon, un véritable éta-

blis de fleuriste, avec tous les in-

struments et accessoires du métier.

Dans de petits vases, des fleurs

naturelles baignaient, comme

modèles, car aussi bien qu'un

peintre de fleurs, elle les copiait

d'après nature, imitant même les

pétales fanés.

Elle plaçait la fleur achevée

dans un vase, à côté de la fleur

naturelle, et elle offrait parfois

une de ses fleurs, pour jouer de

l'embaras du visiteur qui ne sa-

vait où était la vraie et sa copie.

—Non, pas celle-là, disait-elle

avec joie, quand on se trompait.

Celle-ci est la vraie.

Sous l'Empire, elle avait donné

une de ses roses au vicomte A.

de La Panouse qui habitait Com-

piègne. En 1870, quand le gé-

néral de Manteuffel occupa cette

ville, un capitaine de cuirassiers

blancs vint présenter un billet de

logement au vicomte de La Pa-

nouse, et à peine entré dans le

salon, il avisa la rose dans une

vitrine, et ne put se retenir de

s'écrier:

—Oh! une rose de Mme de

Beaulincourt!

Comme les hôtes s'étonnaient,

il déclina son nom: "Comte de

Romberg, ancien attaché militaire

à Paris".

Son exclamation fut ainsi par-

faitement expliquée.

Le maréchal de Castellane, qui

avait épousé Mlle Grefulhe, a

laissé quatre enfants, dont la com-

tesse de Beaulincourt-Marles,

Sophie de Castellane, était l'ai-

née. Puis, Pauline de Castellane,

en premières nocces comtesse de

Hartzfeld, et en secondes nocces

duchesse de Talleyrand, Sagan et

Valençay, morte il y a quelques

années, laissant de son second

mariage une fille mariée d'abord

au prince de Furstenberg, et re-

marriée à son cousin, le comte

Jean de Castellane.

Les deux fils du maréchal

étaient Henri, marquis de Castel-

laine, qui épousa Pauline de Tal-

leyrand-Périgord, propre nièce du

prince de Talleyrand et fille d'une

princesse de Courlande, et Pierre,

comte de Castellane, qui mourut

il y a une vingtaine d'années,

ayant été un brillant officier de

chasseurs d'Afrique, et un écri-

vain militaire de talent.

Henry, marquis de Castellane,

était le père du marquis actuel et

de la princesse Antoine Radzi-

will, qui vient d'être si éprouvée

par la mort de son mari, dont les

objèques ont eu lieu dernièrement,

à Berlin, avec une solennité

extraordinaire. On sait que l'em-

peur d'Allemagne, à qui le prin-

ce était du reste apparenté, a sui-

vi le cercueil à pied jusqu'à la

gare et a fait tirer vingt-quatre

coups de canon, comme pour

l'enterrement des souverains.

Les comtes Boni, Jean et Sta-

nislav de Castellane, fils du mar-

quis et de la marquise, née Ju-

gné, sont donc les neveux de la

princesse Antoine Radziwill

et les petits-neveux de la comtesse

de Beaulincourt.

Mme de Beaulincourt avait

épousé en premières nocces, en

1836, le marquis de Contades, qui

mourut en 1858. En 1859, elle

épousa le comte de Beaulincourt

capitaine d'artillerie, attaché mi-

litaire de France à Berlin. Elle

vécut avec lui une année environ

à Berlin, et eut la douleur de le

voir un jour rapporté chez elle,

tue instantanément d'une chute

de cheval, au moment où il se

rendait à une revue à laquelle de-

vait assister le roi de Prusse.

Mme de Beaulincourt, restée

éprouvée par ce malheur, revint

à Paris, où elle habita d'abord rue

de Miromesnil; elle est restée

dans cet appartement jusqu'à ces

dernières années.

C'est comme marquise de Con-

tades qu'elle avait connu Mlle de

Montijo, par Mermé, qui était de

ses intimes. Un jour, pendant

la présidence du prince Louis-

Napoléon, elles furent invitées

l'une et l'autre par le Président, à

suivre, à cheval, une chasse à

course dans la forêt de Fontaine-

bleau. Elles portaient la tenue qui

resta celle de la vénération impé-

riale, amazons gros vert, collet et

parements en velours tricotés;

gallonnée d'or et d'argent, avec

tricornes noir et galonné.

Au carrefour du rendez-

vous, Mlle de Montijo eut mille

à partir avec son cheval rétif et

vieux, qui pointait d'une façon

inquiétante et qu'elle ne pouvait

faire avancer, bien qu'elle fût ex-

cellente écuyère. Mme de Con-

tades, qui était auprès d'elle sur

un magnifique pur sang et qui

avait la science et l'instinct du

cheval depuis sa tendre enfance,

lui offrit très amicalement d'é-

changer leurs chevaux, ce qui fut

fait aussitôt. Mme de Contades

monta sur le cheval vieux et à

grands coups de cravache, avec

une énergie et une maîtrise in-